

Entretien avec Antoine Chérubin

Propos recueillis par Fred Reno

Outre-Terre : Quelles étaient vos fonctions, quels athlètes avez vous entraînés ?

Antoine Chérubin : J'ai occupé tous les postes de la Fédération d'athlétisme. J'ai commencé par être formateur au CREPS, et à cette époque là j'ai sorti les premiers athlètes de la Guadeloupe. Etienne Montlouis, 1965, le premier Guadeloupéen à plus de 7 mètres, et à plus de 15 mètres au triple saut.

C'est suite à un défi, je venais d'arriver de métropole, j'étais encore international puisque ce que des gens ne savent pas, j'étais international sur 100 et 200 mètres, j'ai été cinq fois champion de Champagne, présélectionné aux Jeux Olympiques de Rome et je courais le 100 mètres en 10,5, le 200 mètres en 21,5, j'ai fait 14,89 au triple saut, 7,02 au saut en longueur et le relais 4 x 100.

Le premier athlète a été Étienne Montlouis, je suis devenu cadre au CREPS, j'ai sorti Bernard Lamitié, Jacques Rousseau, lui aussi Paris avait dit qu'aucun Guadeloupéen ne passerait 8 mètres en Guadeloupe. J'ai démontré que les grands sorciers blancs, ma foi, qui venaient ici nous prêcher la bonne parole, eh bien, on n'en avait pas besoin, puisque j'ai sorti le premier athlète à plus de 8 mètres ! Eh bien les mauvaises langues ont dit que c'était un coup de chance, c'est comme ça qu'on est dans ce pays. En 1973, j'ai sorti le premier sprinter à avoir été sélectionné aux Jeux Olympiques de Munich, à 18 ans, il s'appelait Lucien Sainte-Rose.

J'ai sorti exactement 9 athlètes qui sont allés aux Jeux Olympiques, plus de 35 champions de France, recordmen d'Europe, champions d'Europe et j'ai

occupé tous les postes à la Fédération puisque j'ai d'abord été conseiller technique régional, conseiller interrégional Martinique, Guadeloupe, Guyane, ensuite j'ai été premier entraîneur national antillais et à ce moment-là ce sont mes athlètes qui ont donné à la France la première médaille individuelle en sprint, elle s'appelle Rose Aimé Bacoul, aux championnats d'Europe à Athènes ; la même équipe a donné à la France la première médaille en relais. Avant Athènes, la fédération française n'avait jamais eu de médaille en fille ni en individuel ni en relais. Relais 4 fois 100 record de France au couloir 1 et médaille de bronze. Ensuite j'ai fait deux Jeux Olympiques, Los Angeles et Séoul. À Los Angeles, une particularité : le relais était composé de deux Martiniquaises et de deux Guadeloupéennes. Bacoul, Loyal, Gascette et Naigre. Elles ont terminé à la quatrième place à un centième de la médaille de bronze. J'ai fait ensuite Séoul où mon équipe a terminé sixième. Après Séoul, j'ai donné ma démission en tant qu'entraîneur national puisque j'avais déjà fait six ans et demi et que je savais comment la fédération marchait, on virait les gens. Moi, mes athlètes ont été finalistes, je suis parti de moi-même et un an après, j'ai été nommé directeur national adjoint, c'est-à-dire deuxième personnage de la Fédération. Je suis resté six ans à ce poste, et puis je suis redevenu directeur interrégional Guadeloupe, Guyane, Martinique et de 1994 à 1996, j'ai été directeur du CREPS. Donc vous voyez bien ma carrière, j'ai commencé au CREPS en 1965 comme enseignant, formateur et j'ai terminé comme directeur, j'ai bouclé la boucle.

Outre-Terre : Étiez-vous seul à entraîner cette élite ?

A.C. : Comme je vous ai dit nous étions trois, trois pionniers qui ont fait l'athlétisme. Daniel Pinardon qui a été un très grand entraîneur, décédé. Il était professeur ici, monsieur Jacques Lolo qui a sorti monsieur Roger Bambuck, chapeau ! et qui est devenu le grand journaliste que vous savez, puis chef d'antenne. Et votre serviteur. Donc de 1965 à 2001 où je suis parti à la retraite, j'ai servi l'athlétisme antillo-guyanais et français. J'ai confié mes athlètes que j'avais à l'époque – comme Herman Lomba qui a été champion d'Europe du 4 x 100 et sélectionné olympique d'Atlanta – à un garçon que j'estime beaucoup. Il s'appelle Harry Méphon. Je l'ai eu comme athlète... Donc comme vous voyez, depuis ma retraite, j'ai repris l'entraînement, depuis le matin, de 5 h 30 jusqu'à 17 h, pour douze à quinze personnes des deuxième et troisième âges, et l'après-midi, je viens aider mon ami Harry Méphon, parce qu'il a un groupe qui est très important. Il faut que je m'occupe de quatre athlètes aussi de Petit Bourg... Je suis resté dans le milieu, j'ai passé la main tout en étant un peu la mémoire vivante de ce qui s'est passé ici.

Outre-Terre : Vous considériez-vous comme un entraîneur antillais ou un entraîneur français ?

A.C. : Pour commencer, je suis Guadeloupéen. Ceci est clair. Et j'ai beaucoup admiré Roger Bambuck en 1966 quand il est arrivé à Paris et a couru avec son maillot marqué Guadeloupe. Ça a fait un tollé général, mais il était Guadeloupéen, il a été champion de France. Je suis un Guadeloupéen fier de l'être, viscéralement guadeloupéen, c'est la raison pour laquelle je revendique justement la paternité de tout ce qui se fait ici d'excellent parce qu'on a des qualités pour être excellent. Nous avons quelques travers c'est sûr, mais je me considère comme un Guadeloupéen, mais un Guadeloupéen qui a été formé. C'est assez paradoxal, j'ai eu deux écoles de formation puisque quand j'étais international, j'étais entraîné dans un premier temps par ce grand entraîneur français qui s'appelait Joseph Maigrot, le père du sprint français, qui m'a inculqué des notions techniques très élevées ; mais en même temps, j'ai eu la chance de côtoyer les athlètes américains de la base de Couvron qui m'ont donné la condition physique. J'ai fait un mélange de ces deux formations et ensuite adapté à la mentalité, au climat, à l'environnement de la Guadeloupe ce qui a donné tous les grands résultats que vous connaissez. Mais malheureusement, tous ces fondamentaux que j'ai mis en place ont été occultés par ceux qui sont venus après moi ; la Martinique et la Guyane ont gardé ces fondamentaux-là.

Il faut vous dire aussi, et je vais peut-être choquer, il y a un moment où nous étions omniprésents en équipe de France, et à un moment nous avons même demandé un match contre l'équipe de France. Nous avions pratiquement tous les meilleurs, à tous les postes. 100 mètres, 200 mètres, triple saut, longueur, 400, 4 x 100, 4 x 4, hauteur, sauf la perche. On avait un représentant au poids. La fédération n'a pas accepté. Nous avions sept sprinters exclusivement antillais ; pareil quand j'avais les filles, nous en avions cinq qui étaient les meilleures de France. Donc, nous étions omniprésents, et il faut le dire, ça en a gêné un certain nombre. Le manque de crédits, les suspensions de crédits comme on dit, ou alors la diminution et puis le laisser-aller, tout ça a fait que, et c'est un peu de notre faute aussi, on a abandonné ce qui faisait notre force ; donc on assiste maintenant à un nivellement par le bas de l'athlétisme en Guadeloupe et je pense qu'il est grand temps que tous les responsables règlent leurs petites querelles personnelles, se mettent autour d'une table et se disent qu'on peut revenir à ces temps glorieux où nous étions si on peut dire les « boss ».

Outre-Terre : Établissez-vous un lien entre identité et sport ?

A.C. : Évidemment. Nous avons ici la sale manie d'idolâtrer tout ce qui est étranger. Un exemple, Jacques Rousseau que j'entraînais et Bernard Lamitié que vous connaissez ont battu respectivement Santos et de Olivera au triple saut et en longueur en Martinique et en Guadeloupe. Ils ont été sifflés. Des Guadeloupéens ont été sifflés chez eux, à telle enseigne que Jacques Rousseau en Martinique avait dit qu'il n'allait plus sauter aux Antilles parce que ce n'était

pas possible qu'un Guadeloupéen y batte un Cubain. Lucien Sainte-Rose a infligé à Silvio Leonard sa plus cuisante défaite aux Abymes sur 200 mètres. Leonard avait sous-estimé Sainte-Rose, à la sortie du virage il avait deux mètres de retard, il ne l'a jamais revu. Mon travail a toujours été de valoriser l'essence guadeloupéenne parce qu'on a une approche en Guadeloupe ; quand on regarde les résultats dans tous les sports, que ce soit en Martinique, en Guyane ou à la Réunion, aucun de ces départements n'affiche le palmarès de nos athlètes, aucun, aucun. Quand on regarde une fille comme Marie-Josée Percec, qui est la plus grande athlète française de tous les temps, que la Guadeloupe n'a pas soutenu dans un premier temps, moi, j'étais à Sydney, j'ai vu ce qu'elle a souffert, j'ai eu les problèmes qu'elle a eus, je me suis fâché avec les gens du ministère et de la fédération. Je l'ai défendue corps et âme. Eh bien, je dis qu'on n'a pas le droit de faire ça, et il est heureux qu'on l'ait réhabilitée, si on peut dire, lors des Championnats du monde, puisqu'on a quand même remarqué que si elle avait été là, nous aurions été un peu mieux et que personne d'autre n'a jamais eu trois médailles olympiques, deux médailles de championnes du monde et deux médailles de championne d'Europe. Donc nous avons cette sale manie, mais nous devons quand même nous battre pour que l'identité guadeloupéenne soit reconnue, elle est d'ailleurs déjà reconnue, on n'a pas à faire nos preuves. On a simplement à continuer le travail qui a été fait, exiger que par exemple il y ait un retour, que les crédits soient accordés. Il est inadmissible qu'un CREPS qui a fourni tant de grands athlètes et dans tous les sports soit dans cet état, il faut être sérieux. Moi j'attends toujours, c'est la quatrième fois que j'entends qu'on va construire un CREPS neuf. Moi je veux bien qu'on fasse un CREPS neuf. Mais soyons sérieux, avant de faire un CREPS neuf, ou tout en le faisant, réhabilitons celui-là, parce qu'il faut dix ans pour faire un CREPS. Alors qu'est-ce qu'on fait, quand on ne fait rien sur celui-là il crève et on va s'entraîner où ? Donc, moi je dis qu'il y a cette valeur des Guadeloupéens et en ce qui me concerne, je suis très très fier de ce que fait la Guadeloupe ; je pense qu'il ne faut pas en rester aux quelques travers de notre jeunesse, parce qu'effectivement, il y a des travers dans notre jeunesse, je retiens ce qui est positif et Dieu seul sait qu'il y a des exemples positifs.

Outre-Terre : Avez vous le sentiment que les Antillais de l'équipe de France forment une communauté ?

A.C. : Quand j'étais entraîneur national adjoint, après chaque championnat de France, on réunissait tous les athlètes autour d'un repas antillais et on invitait les athlètes français comme Guy Drut, Nallet et bien d'autres... Mais à part Marie-Josée Percec et à part Flessel, quels sont les athlètes antillais de haut niveau qui ont revendiqué quelque chose pour leur pays ? Quand vous allez en trouver trois ou quatre, appelez moi !

C'est ce côté égoïste que je dénonce parce que c'est là, je pense, que nous avons un gros travail à faire ; il faut que ceux qui sont à la tête, les meilleurs en métropole, exigent qu'il y ait un retour vers leur pays d'origine. Il ne faut pas oublier. Il fut un temps, ce qui est très vicieux, où les dirigeants français voulaient monter les athlètes antillais vivant et nés en France contre ceux d'ici. Je faisais un peu paravent à ce niveau-là. Donc, ne pas tomber dans ce piège-là. Pareil pour les bagarres Martinique/Guadeloupe, il faut arrêter ça ; la preuve, on a fait une interrégion Martinique/Guadeloupe/Guyane, on disait l'interrégion Martinique/Guadeloupe/Guyane. Quitte à chacun quand il revient de faire son compte de médailles, ce qui est fort bien. Je pense qu'il faut qu'il y ait cette entité antillaise pour que nous soyons pris au sérieux.

Outre-Terre : Avez vous le sentiment d'un changement de générations ? Les générations passées étaient-elles plus antillaises que l'équipe de France d'aujourd'hui ?

A.C. : Mais tout à fait. Demandez à un Bernard Lamitié, à un Gilles Echevin, à René-Jean Coquin, demandez à un Jacques Rousseau : c'étaient d'authentiques Guadeloupéens, ça c'est clair et net !

Outre-Terre : Comment expliquez-vous ce changement ?

A.C. : C'est simplement qu'il y a une perte des valeurs. Il y a aussi, disons, l'appât du gain, faisons pas de bruit, profitons du système. On se débrouille, on est égoïste, on pense à soi. Ça c'est moche, c'est très moche. Donc je pense que là, il faut que nous nous ressaisissions. Expliquez-moi comment des athlètes antillais viennent en stage aux Antilles et ne courent pas dans les meetings antillais, ni en Martinique, ni en Guadeloupe. Ça ne s'est jamais fait de mon temps. Ça ne s'est jamais fait puisque les meetings de la Guadeloupe et de la Martinique étaient le point de départ d'une saison. Alors que les Américains viennent faire des temps chez nous. Michael Johnson est venu deux fois à la Martinique, deux fois meilleures performances mondiales réalisées en Martinique. On a eu Lewis et huit champions olympiques en Guadeloupe qui faisaient les meilleures performances mondiales en Guadeloupe et nos propres ressortissants s'entraînent ici, s'assoient dans les tribunes et n'apportent pas leur contribution...

Outre-Terre : C'est nouveau ?

A.C. : C'est pas nouveau, ça s'est passé, depuis deux trois ans ça se fait.

Outre-Terre : Les générations passées...

A.C. : Mais jamais ! Monsieur Lamitié quittait Paris avec Rousseau, il venait faire sa rentrée chez lui, c'était un honneur pour lui de montrer ce qu'il avait

appris en Europe, mais tout en restant foncièrement guadeloupéen. C'est là que je dis qu'il y a perte de valeur, perte d'identité. La seule solution maintenant est que nous mettions en place avec les autorités comme la région ou le département une espèce d'école de perfectionnement où l'on s'occuperait aussi bien du suivi social, du suivi de formation, du suivi physique, enfin, un truc au top pour qu'on puisse sortir des athlètes. Nous allons proposer cela à la fédération mais avec un retour, automatiquement, de subsides pour le département formateur comme ça se fait au football : les petits clubs formateurs de grands touchent quelque chose ; il y a un retour. Donc, je pense que maintenant, le temps où on venait tout pomper ici, c'est terminé. Quand je vois que le meilleur sprinter martiniquais s'appelle monsieur Ronald Pognon ; que son entraîneur, monsieur Perquier que je salue en passant, un ancien élève du CREPS, qui est un grand entraîneur maintenant, l'a emmené à 10,13 ; qu'on lui a fait miroiter tellement de choses maintenant qu'il est en métropole. Il a abandonné son entraîneur en pleine année olympique ! Je pense qu'il y a un problème. Ça ne se serait jamais fait avant. Il aurait d'abord réalisé ses performances pour les Jeux Olympiques chez lui, en Guadeloupe, et après il serait parti. Il y a un débauchage systématique de nos valeurs. Seulement il ne faut pas que je sois le seul à le dire.

Outre-Terre : Comment se manifestait l'attachement au pays ? Des athlètes comme Bernard Lamitié revenaient au pays participer aux compétitions, mais y a-t-il d'autres illustrations de cet attachement ?

A.C. : Mais il encadrait les stages. Les Américains appellent ça des *clinics*, on faisait des *clinics* ici, ça c'est important. Quand j'étais entraîneur national, je réunissais chaque week-end les six meilleurs de chaque spécialité de Martinique, Guadeloupe, Guyane avec leurs entraîneurs. Quand l'équipe de France venait, ils lui étaient intégrés et il y avait un public qui venait assister à l'entraînement. On voyait que nos athlètes étaient parmi les meilleurs, donc c'était incitatif, mais si vous venez juste pomper, comme on dit, les trois grains de riz que nous avons ici et qu'on repart avec, moi je dis non. On s'est gargarisé depuis deux ou trois ans en disant que le CREPS allait passer centre européen d'entraînement, or qu'est-ce qui s'est fait depuis mon départ ? Rien. Je l'ai bien dit, la fédération a beaucoup de chances que je sois parti à la retraite parce que je n'aurais pas accepté que le CREPS ait ce label-là sans les critères préalables et un financement sérieux. Il faut arrêter de se gargariser et de croire aux belles paroles, il faut des actes. Et ces actes-là, on ne peut les obtenir que par des résultats. Dans un premier temps, il faut que nous nous remettons sérieusement au travail pour avoir une monnaie d'échange, ça c'est très important.

Outre-Terre : Au niveau de la fédération, les autorités prennent-elles en compte l'existence d'Antillais dans l'équipe de France ? Peut-on parler de reconnaissance ?

A.C. : Même au moment où on était à près de 40 % dans l'équipe de France, il fallait se battre.

Outre-Terre : C'était à quelle période ?

A.C. : C'était la période 1975-1990.

Outre-Terre : Comment se manifestait cette absence de reconnaissance ?

A.C. : On a besoin de nous dans les matchs internationaux, dans les grands rendez-vous, mais dites-moi quelles retombées on a eues. Quand j'étais aux affaires, j'ai exigé des choses, par exemple une mesure : les stages se faisaient en Guadeloupe, donc les métropolitains venaient en Guadeloupe. Ce n'étaient plus les grands sorciers blancs qui venaient nous voir, on était chez nous. Deuxièmement, j'ai institué une prime pour tous les athlètes montant sur le podium, premier, deuxième, troisième. Ça a duré six ans. Troisièmement, il y avait un CPES, un centre de perfectionnement dont j'étais le responsable, qui était au CREPS et qui avait un budget de vingt millions d'anciens francs. Par la suite, tenez-vous bien, le CREPS a accueilli jusqu'à cinq pôles de haut niveau. Il n'y avait que quarante millions anciens pour tout le monde. Expliquez-moi comment on peut faire marcher cinq pôles avec quarante millions, alors qu'avant on avait vingt millions pour un seul pôle. Voilà un exemple, et ça a été en se dégradant, à telle enseigne que maintenant il n'y a que des clopinettes. Donc ça aussi, je dis non et je vous dis même mieux, il y a des équipes de France qui veulent qu'on leur paye par exemple le séjour ici, moi je dis non. Vous venez, il y a des installations mais vous devez payer votre hébergement, votre voyage et tout, soyons sérieux. Donc c'est la raison pour laquelle pendant un certain temps l'équipe de France a déserté la Guadeloupe.

Outre-Terre : Équipe de France ou équipe des Antilles ? La réponse change-t-elle avec le temps ? Est-il plus difficile de parler aujourd'hui d'équipe des Antilles ?

A.C. : En l'état actuel des choses, ce ne sera pas possible pour la bonne raison que ce n'est pas encore entré dans notre mentalité. C'est ça le drame. Cette mentalité-là, c'était avant 1990. On était d'abord Guadeloupéen, Martiniquais ou Guyanais.

Outre-Terre : Comment expliquez-vous ce changement ?

A.C. : Justement parce que le pôle d'intérêt s'est déplacé. Il y a eu localement une désertification... ça a été très bien fait ça, c'est insidieux tout ceci.

Outre-Terre : Vous pensez que c'était délibéré ?

A.C. : Soyons sérieux. Pourquoi suis-je jusqu'à présent le seul Guadeloupéen à avoir été entraîneur national, DTN adjoint ? Parce que j'ai voulu forcer la main à tout le monde en ayant les six meilleurs et que j'ai rencontré un grand monsieur que je respecte, Jean Poczobut, qui était DTN à l'époque, et qui a créé la sixième interrégion, en me plaçant à sa tête avec des moyens. On a eu des résultats tout de suite puisque deux ans après, nous avons donné à la fédération ses premières médailles. Donc quelque chose de déjà institué. Mais à un moment donné, le trop-plein de résultats a gêné, à telle enseigne qu'il m'a été proposé le poste de DTN que j'ai refusé parce que c'est trop facile de sortir l'élément fédérateur et de l'expédier ailleurs. Désertification : j'ai voulu rester sur place, et Bernard Lamitié a été nommé entraîneur national de saut en Guadeloupe. C'est le seul qu'il y a pu avoir après nous, mais ensuite ça s'est arrêté. C'est bien de faire miroiter des postes à l'extérieur. Mais avant d'y aller, il faut asseoir les bases de son pays ; ensuite seulement partir, on donnerait aux athlètes, à nos meilleurs athlètes, des moyens de s'insérer ici professionnellement et du point de vue de la formation avec des stages aux États-Unis, à Cuba, en Jamaïque et en Europe ; mais après retour aux sources. Que font les grands athlètes trinitadiens, barbadiens ou jamaïcains ? Ils vont aux États-Unis apprendre si on peut dire, mais ils rentrent tout de suite. Dans toutes les petites compétitions, ils représentent leur pays, ils retournent. Nous, comme je vous le dis, il y a une époque où ça se faisait, et puis stop, ça s'est sclérosé.

Outre-Terre : Le sentiment identitaire serait beaucoup moins élevé aujourd'hui ?

A.C. : Le sentiment identitaire est affaire d'individus. Quand vous parlez avec une fille comme Flessel, elle est foncièrement guadeloupéenne.

Outre-Terre : Elle l'a toujours été ?

A.C. : Mais c'est sûr ! Un monsieur comme Thierry Henry est foncièrement guadeloupéen ; la preuve, lorsque ce garçon a fini sa saison, clic, il est à Pôle Caraïbe (aéroport de Guadeloupe) et deux heures après, il est déjà à Désirade (petite île de l'archipel de la Guadeloupe où résident ses parents). Thuram, c'est pareil ; Angloma, c'est pareil. Mais nous avons aussi un défaut ici, nous ne reconnaissons pas la valeur de nos gens. Expliquez-moi pourquoi un garçon comme Jacques Cachemire, avec 274 sélections en équipe de France, l'athlète le plus titré en basket, n'a pas trouvé sa place dans la ligue ici en Guadeloupe. Ou est-ce qu'on va ? Eddy Couriol a eu des problèmes. Mais le cas qui m'a fait

le plus mal, c'est celui de Gilles Cherdieu, cinq fois champion du monde de karaté, professeur de sport. Je me suis battu pour le faire entrer au comité directeur. Deux ans après, il reprend l'avion, il part. Il a été ennuyé dans son pays. Il est maintenant DTN de karaté au Maroc et adulé. Soyons sérieux, il y a ici quelque chose qui échappe au commun des mortels. Moi, ma lueur d'espoir, c'est qu'en mars, il va y avoir des élections ; il y aura d'autres compétences pour la région puisque j'ai vu les compétences de la région, ces compétences sont énormes. C'est là qu'il faudra jouer carte sur table.

Outre-Terre : Vous pensez qu'il y a en définitive un lien entre sport et politique ?

A.C. : Je n'ai jamais fait de politique, je n'ai jamais été sur une liste. Mais j'ai fait une politique sportive. J'ai fait connaître mon pays et je tiens à ce que mon pays soit connu dans de bonnes conditions ; le sport est un vecteur pour moi pratiquement incontournable. Voyez les possibilités de création d'emploi dans le monde sportif ! Il y a toute sorte de débouchés maintenant ! Je pense qu'il faut qu'il y ait cette identité, cette recherche d'identité. Un exemple encore : la région, à un certain moment, voulait habiller tous les athlètes qui partaient faire des compétitions à l'extérieur avec des couleurs bien guadeloupéennes et la marque « Région Guadeloupe » ; il y a des gens qui ont refusé, ça ne s'est jamais fait.

Outre-Terre : Des gens... ?

A.C. : Des dirigeants sportifs même. Ah, c'était l'affaire de la région ! Vous voyez où la politique mène ? À la connerie ! Donc je dis non, il ne faut pas que nous en soyons à une politique au ras des pâquerettes.

Outre-Terre : Vous qui avez côtoyé des dirigeants français, quelle est leur perception des Antillais de l'équipe de France ?

A.C. : S'ils sont hyperperformants, c'est-à-dire qu'il y a une longueur entre le premier et le deuxième, ils sont reconnus, respectés. Un monsieur comme Rousseau était respecté en équipe de France. Marie-Josée Percé a envoyé les gens sur les roses parce que, comme je l'ai dit aux entraîneurs français, elle a peut-être changé cinq fois d'entraîneur, mais elle a donné à chacun de ces entraîneurs un titre. Elle les a fait connaître. Donc on se tait ! On ne tire pas sur elle. Parce que dès que vous êtes au top, vous êtes reconnu.

Outre-Terre : Il n'y a donc pas globalisation, c'est en fonction des résultats ?

A.C. : Non. Il faut être au top. Regardez bien, on essaie parfois de créer des zizanies. Il suffit qu'il y ait deux ou trois bons, eh bien on essaie de créer la zizanie. C'est là qu'il faut être intelligent et que l'entourage soit vigilant. Et ce que

je regrette le plus, c'est qu'il n'y ait aucun entraîneur antillais en France au top niveau. On ne leur donne pas la possibilité d'aller plus loin. Il n'y en a aucun. Ce n'est pas normal.

Outre-Terre : Vous pensez qu'il y a instrumentalisation des Antillais, qu'ils ne sont bien reçus que lorsqu'ils font des performances ?

A.C. : Et il faut qu'ils soient dans le droit fil, qu'ils ne soient pas des gens avec des aspérités, parce qu'il faut être lisse. Or, Perec n'a jamais été lisse.

Outre-Terre : Il faut être Français ?

A.C. : Il faut être lisse. Il faut aller dans le bon sens. Perec ne l'a jamais été, Rousseau ne l'a jamais été... C'étaient des gens qui avaient du caractère.

Outre-Terre : Quand vous parlez d'aspérités, c'est en tant qu'individu ou en tant qu'Antillais ?

A.C. : En tant qu'individu, parce qu'avant d'être Antillais, *you believe in yourself*, je crois en moi. Moi, ensuite je suis Guadeloupéen. Cela dit, ce n'est pas parce que je suis Guadeloupéen que je suis fort. Non, je suis d'abord moi. Donc, je m'entraîne pour être fort... Parce que j'ai été fier à Los Angeles quand on m'a dit mais ou est l'équipe de France ? C'étaient quatre filles noires ! Je leur ai dit, eh ! mais elle est là, l'équipe de France est là. C'est pas des gens qui vivent en France, elles sont entraînées en Guadeloupe.

Outre-Terre : Ces quatre filles avaient-elles le sentiment d'avoir gagné pour les Antilles ?

A.C. : Mais avant tout ! D'abord parce qu'il y avait cet esprit qu'on venait d'ailleurs et qu'on venait gagner en métropole. Anecdote : je me présente une certaine année au mois de février en métropole. C'est pas normal. On a dit au fou ! Qu'est-ce qu'il est venu chercher. J'avais quatre filles. C'était pas l'été ! J'ai dit : « Et après ? » Première chose : tous les gens sensés s'entraînaient dans le stade couvert, j'ai dit à mes filles : « Non ! » On s'habille correctement et on s'échauffe dehors pendant une heure. On est rentré ensuite dans la salle, on travaillait, et toutes les vingt minutes, on sortait respirer. Trois semaines après on gagnait le 60 mètres, le 200 mètres.

Outre-Terre : Quelle est votre conception d'une politique sportive ?

A.C. : Une politique sportive régionale. Il y a des gens qui veulent se cantonner dans le régional, chacun ses ambitions. Et ensuite, faire une politique pour l'élite avec des moyens bien précis : insertion sociale, suivi diététique, sportif et médical ; mais en rendant des comptes et en demandant aussi à tout le monde. Sans distribuer à gauche et à droite. Il faut justifier, et donner le temps d'obte-

nir des résultats, tenir compte des blessures et ne pas presser le citron, c'est-à-dire être représentatif et puis un beau jour, il n'y a plus personne et on se retrouve dans la rue. Par exemple quand un gars comme Zami (champion de France et d'Europe de boxe poids welter) a terminé sa carrière, il y a un problème ! Marius Trésor (joueur et capitaine de l'équipe de France de football) a été sauvé d'extrême justesse. Soyons sérieux ! Là aussi il faut qu'il y ait une politique à l'école. L'histoire de 7 h à midi et de 14 h à 17 h, c'est terminé ! Nous sommes le dernier pays d'Europe et de la Caraïbe à faire cela.

7 h à 14 h. Je ne prêche pas pour ma paroisse, l'après-midi, ça serait musique, poterie, dessin, deuxième ou troisième langue, toutes sortes d'activité, avec des activités sportives aussi. On utiliserait toutes les compétences de nos animateurs qui ne travaillent que pendant les vacances ; des gens travailleraient toute l'année. Création d'emplois et quiétude d'esprit pour les parents... Nous sommes bien d'accord, voilà !